

Andrée Fortin, *Passage de la modernité, les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 406 p.

Alain Lavallée

Numéro 23, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002257ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002257ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavallée, A. (1994). Compte rendu de [Andrée Fortin, *Passage de la modernité, les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 406 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 199-202.
<https://doi.org/10.7202/1002257ar>

Comptes rendus

Andrée Fortin, *Passage de la modernité, les intellectuels québécois et leurs revues*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, 406 p.

Andrée Fortin se propose, dans cet ouvrage, de répondre à ceux qui affirment que les intellectuels ont déserté la place publique, qu'ils se sont tus. L'auteur veut montrer qu'en aucun cas l'action des intellectuels québécois ne peut «être assimilée à une démission, à un silence» (p. 2).

Dans son projet de répondre à ceux qui signalent le «silence» des intellectuels, cette sociologue met en place une approche qui va bien au-delà de cette question et qui embrasse l'évolution de la dynamique socioculturelle québécoise des deux derniers siècles. Elle rend compte des transformations graduelles du rôle des intellectuels québécois et conclut «à la perte du rôle prophétique et analytique des intellectuels *progressistes*, dont l'action se fait davantage au niveau de la gestion, et la parole, à la suite de celle des femmes, davantage expressive qu'analytique¹».

Elle fait d'abord remarquer, avec justesse, qu'en Europe l'université est apparue bien avant les livres, les revues et les journaux, tandis qu'au Québec le journal est apparu bien avant l'université. En conséquence, «il n'est pas possible d'importer telles quelles des analyses européennes ou américaines sur le rapport de l'intellectuel au social et au politique» (p. 7). Elle retracera donc les transformations du rapport des intellectuels, «de leur rapport collectif au social et au politique à travers une de leurs pratiques: la fondation d'une revue» (p. 5). Ici, fonder une revue, «c'est prendre la parole en tant que groupe intellectuel» (p. 8), c'est affirmer un «nous» collectif, c'est articuler une réflexion critique qui vise à combler une lacune du champ intellectuel existant.

Le corpus de revues qu'elle sélectionne comprend 516 spécimens tirés du vaste répertoire de la presse québécoise rassemblé par l'équipe de Beaulieu et Hamelin (10 tomes, 1977-1991, Presses de l'Université Laval). Il couvre la période de la fin du XVIIIe siècle, alors que la

¹ A. Fortin, «Acteurs et solidarités à l'horizon 2000», dans Y. Bélanger et P. Hamel (dir.), *Québec 2000: quel développement?*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1992, p. 173.

presse québécoise prend forme, jusqu'en 1989. Mais comment cadrer, catégoriser cet objet d'étude que constituent les 516 revues retenues? On pourrait imaginer le déploiement de tout un attirail de moyens techniques, logiciels, mesures... L'auteure choisit plutôt une approche qualitative et s'emploie à repérer des temps longs. Elle fait appel à la notion de modernité qui traverse toutes les sciences sociales. «La fonction intellectuelle émerge avec la modernité» (p. 4). Elle cadrera le *Passage de la modernité* entre deux périodes qu'elle nommera pré-modernité et post-modernité. Bien sûr, nous sommes ici en terrain miné, les débats sur ces questions foisonnent, mais l'auteure est prudente, ces deux périodes sont simplement «non modernes». Elle donne ses références, reconnaît que «toute périodisation précise en cette matière est quelque peu artificielle» (p. 27) et rend compte de certaines limites de son approche². Mais ce qui est important n'est pas tant la précision de la périodisation que la capacité de dégager des périodisations qui vont «faire sens». Comme l'écrit Fernand Dumont à propos du recours au passé dans les recherches contemporaines, «le métier d'historien ou de sociologue relève d'une autre urgence: celle de comprendre et, si possible, d'expliquer³».

Fortin dégage une période pré-moderne qui s'étend des débuts de la presse québécoise à la fin du XVIIIe siècle jusqu'à 1918. Son étude du corpus des premiers éditoriaux des 158 revues retenues pour cette période lui permet de soutenir que le monde intellectuel n'est pas autonome par rapport au monde politique: les intellectuels «sont des porteurs de flambeau dans la mêlée. Ils cherchent à répandre des lumières, soit, mais ils ne se dissocient pas du social; leur combat est avant tout patriotique, politique; ils sont partie prenante de la nation en devenir. Le Nous des intellectuels [...] ne se dissocie du politique que très graduellement, une fois le Nous canadien-français-catholique bien défini⁴» (p. 94).

La période québécoise de modernité, où «les idées mènent le monde», va de 1918 à 1979. Afin de mieux caractériser cette période, l'auteure retient trois catégories de revues: la revue «d'idées» qui consacre la majorité de son contenu aux idées socio-politico-culturelles; la revue «artistique» de création ou de critique, qui se dédie à l'art (arts

² Par exemple, Andrée Fortin écrit que «s'en tenir au premier éditorial prive de perspective sur l'évolution, sur le devenir des revues» (p. 22). Mais elle souligne que d'autres ont déjà exploré ces pistes.

³ F. Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 330.

⁴ La *Genèse de la société québécoise* de F. Dumont est un complément important de la recherche d'A. Fortin. L'ouvrage de Dumont montre comment la poésie, les essais, les romans et l'écriture d'une histoire nationale ont contribué à définir ce «Nous canadien-français-catholique».

plastiques, littérature, etc.); la revue «savante» qui est publiée par des universitaires dans un cadre académique ou par des associations professionnelles.

Au cours de cette période de modernité, le «Nous» des intellectuels se démarque du «Nous» politique. L'intellectuel s'affirme comme «définitionneur de situation», comme analyste critique, comme celui qui propose des solutions et des actions. «Cette fonction est devenue nécessaire avec l'effondrement des interprétations religieuses du monde, qui fournissaient le sens à la société [...]; désormais celle-ci doit fixer ses propres objectifs» (p. 4). Andrée Fortin retrace les transformations successives du rapport collectif de l'intellectuel au social et au politique: guide de l'action, «Nous» nationaliste, «Nous» contre-culturel, «Nous» utopiste, «Nous» radical, dogmatique... Le déploiement et la mise en contexte de ces revues qui ont jalonné l'histoire intellectuelle québécoise (*Cité libre, Parti pris...*) sont d'un intérêt certain pour un grand nombre de lecteurs. Signalons que dans cette approche macroscopique couvrant l'ensemble des revues, un chapitre est entièrement consacré à la mise en perspective et à l'évolution des revues universitaires (p. 235-280).

Puis, relève l'auteure, une certaine pensée critique qui croyait imposer ses solutions «universelles» s'est retrouvée prêchant dans un désert où germaient les différences: les régions proposant leurs vérités locales, les groupes culturels, néo-québécois, issus de multiples horizons, affirmant leur présence créative, les groupes féministes faisant part de leurs vérités expressives. Andrée Fortin repère la période 1978-1979 comme charnière où l'on passe de la modernité à la post-modernité, où un temps fou entraîne «la génération des *baby boomers* hors du monde des idées, dans un univers de pratiques quotidiennes» (p. 230).

La décennie 1980 témoigne du souffle créateur d'une génération formée devant l'image. C'est la multiplication des B.D., des revues de science-fiction, de création artistique et littéraire. En ces temps fragmentés et syncopés, la nouvelle, ce clip du texte, prend le devant de la scène en littérature. Pluralisme, hétérogénéité, mélange des genres, l'expressivité envahit la scène. «Les pratiques se sont émancipées du discours» (p. 334). Des intellectuels avouent «trouver du plaisir à produire une revue. Les intellectuels se sont incarnés. [...] Projet collectif et projet individuel se rejoignent» (p. 320).

Pour les sociologues, les anthropologues, les géographes, les urbanistes, etc., l'observation participante, la recherche-action prennent place à côté des enquêtes et des observations classiques. Le dernier colloque de l'Association d'économie politique tenu les 14 et 15 octo-

bre 1994 à l'UQAM en était un exemple éloquent («Repenser l'économie: contre l'exclusion»). S'y sont fait entendre des géographes qui rendaient compte de leur participation à la revitalisation du Québec rural dont des pans entiers sont en voie de désertification; des sociologues qui assistent et soutiennent des groupes tentant de résister à la fermeture de leur village; des sociologues et des urbanistes qui travaillent avec des centres de développement économique et communautaire en vue de mettre un frein à la désintégration sociale des milieux urbains. De nouveaux «Nous» se forment contre l'exclusion, des «Je» d'intellectuels en font partie. Malgré tous ces comptes rendus, à la fin du colloque, un participant a demandé aux membres du panel: «Pourquoi les intellectuels ont-ils cessé de prendre la parole?» Il semble que ceux qui ont faim de «vérités universelles» aient peine à entendre le langage de l'action localisée, de la patiente monographie, du cas clinique.

Alain LAVALLÉE
Sciences humaines
Collège Édouard-Montpetit

Armand Mattelart, *L'invention de la communication*, Éditions La Découverte, Paris, 1994, 376 p.

De nos jours, la notion de communication est généralement identifiée au domaine médiatique, comme si les deux se confondaient. Pourtant, cette notion de communication a connu, au cours de diverses périodes historiques, de nombreux usages tout en ayant pour fonction de nommer, de montrer ou de cacher des réalités multiformes. C'est l'histoire de cette longue évolution qu'Armand Mattelart a voulu retracer dans son plus récent livre intitulé *L'invention de la communication*.

Selon Mattelart, chaque époque historique et chaque type de société ont la configuration communicationnelle qu'ils méritent. Une configuration qui, écrit-il, avec ses divers niveaux économique, social, technique ou mental, et ses différentes échelles, locale, régionale, nationale ou internationale, finit par produire un concept de communication hégémonique. Un des aspects du travail de Mattelart consiste à tenter de dégager les ruptures, mais aussi les continuités, dans le passage d'une configuration à une autre. Car, explique l'auteur, si au fil du temps le concept se recompose sans cesse en une figure inédite, il conserve aussi, ne serait-ce qu'en partie, des éléments qui étaient présents dans le mode de communication antérieur.